

LOGIQUE D'UNE DOMINATION PERMANENTE DE LA FEMME : DE QUOI LES HOMMES ONT-ILS PEUR ?

Seydou Zié YEO

Maître-assistant

Université Félix Houphouët-Boigny – Abidjan

yzseydou@gmail.com

Résumé : La domination des hommes émane de l'anthropologie du corps de la femme. Autrement dit les hommes ont toujours senti le besoin de dominer la femme parce qu'ils ont peur de son corps. Et cette peur proviendrait de deux schèmes dont le *sang* et le *sperme*. Les hommes sont portés à dominer les femmes dans le sens où, du corps des femmes sortent à la fois des enfants filles tout comme des enfants garçons. Ils ne comprennent pas pourquoi la femme « fabrique » à la fois l'identique à l'homme et le différent ? C'est pourquoi s'engagent-ils à la surveiller, la dominer pour réguler cette fabrique de l'identique et du différent. En ce qui concerne le schème du sang, force est de relever que le sang de l'homme coule quand il le veut. L'homme peut décider volontairement de faire couler son sang. Il en est autrement de la femme dont le sang coule involontairement tous les mois par la menstruation comme pour lui rappeler sa condition de femme. Le sang de la femme coule régulièrement sans sa volonté. C'est donc par jalousie et par peur que les hommes ont toujours voulu dominer les femmes depuis l'aube de la civilisation.

Mots clés : Anthropologie, Domination, Femme, Homme.

LOGIC OF A PERMANENT DOMINATION OF THE WOMAN : OF WHAT THE MEN ARE AFRAID ?

Abstract : The domination of the men emanates from the anthropology of the body of the woman. In other words the men always smelled the need to dominate the woman because they are afraid of the body of the woman. And this fear would come from two designs of which blood and sperm. The men are carried to dominate the women in the direction where, the body of the women leave just like at the same time the children girls of the children boys. They do not include/understand why the woman "manufactures" at the same time the identical one to the man and the different one? This is why are committed they supervising it, to dominate it to control this factory of identical and differit. With regard to the design of blood, force is to raise that the blood of the man runs when he wants it. The man can decide to voluntarily make run his blood. It is with different the woman whose blood involuntarily runs every month by the menstruation like pointing out its condition of woman to him. The blood of the woman runs regularly without her will. It is thus by jealousy and fear that the men always wanted to dominate the women since the paddle of civilization.

Key words : Anthropology, Domination, Woman, Man,

Introduction

Dans l'histoire des sociétés, lorsque l'on évoque la question de l'égalité des sexes, cela semble bien récent dans la mesure où la conviction de l'infériorité naturelle des femmes l'a toujours emporté depuis l'aube de l'humanité. En fait, tout au long des siècles, force est de remarquer que quiconque osait considérer les femmes avec des critères identiques à ceux utilisés pour juger les hommes, paraissait relever du non-sens, de l'ineptie, voire du blasphème. Il est ainsi toujours dans cette dynamique, aussi vieille que le monde, des pays où du point de vue de la loi, il faut le témoignage de deux femmes pour contrer celui d'un seul homme. Ou encore la part d'héritage des filles ne représente que la moitié de celle de leurs frères, où elles sont toujours sous la dépendance d'un homme père ou frère. Certains lieux publics sont même interdits aux femmes. On assiste encore de nos jours à des pratiques de nature à assimiler les femmes mariées à des mineures incapables de gérer leurs propres biens puisqu'elles n'ont point le droit de travailler sans l'accord de leur conjoint. Notre contribution s'assigne pour objectif principal de comprendre comment et pourquoi s'était instaurée cette suprématie permanente des hommes sur les femmes. De quoi les hommes ont-ils peur dans leur représentation de la femme ? Autrement exprimé, pourquoi l'homme a-t-il toujours senti le besoin de dominer la femme depuis l'aube de l'humanité ? À quelle logique cela obéit-il ?

Ces interrogations suggèrent subrepticement la méthodologie du présent texte. Il s'agira d'une approche historico-analytique par laquelle nous pourrions aboutir à des résultats. C'est peut-être par jalousie et par peur que les hommes mettent tout en œuvre pour dominer les femmes depuis l'aube de la civilisation. Notre chemin de réflexion s'assigne l'humble tâche de présenter cette logique de la domination permanente de la femme par les hommes. Pour ce faire, nous adopterons une démarche éclatée en trois axes majeurs. Ainsi nous parlerons dans un premier axe de la condition féminine dans l'histoire de la pensée. Dans un deuxième axe, nous présenterons le féminisme classique comme moyen de lutte contre la domination masculine et dans un troisième axe, nous ferons ressortir les sources de la domination masculine à partir de l'identité féminine.

1-Condition féminine dans l'histoire de la pensée

Parlant de la condition féminine dans l'histoire de la pensée nous tenterons de répondre à la préoccupation suivante : quelle place les femmes ont-elles occupée dans l'histoire de la pensée ? Pour y répondre, nous commencerons par souligner que la représentation de la femme dans l'histoire de la pensée a toujours été nourrie par des idées dont la force semble mettre en avant le fait que les femmes ne pensent pas car, dit-on, elles n'ont pas la puissance de penser du point de vue anatomie. L'on considérerait leur cerveau comme

étant plus petit que celui de l'homme. De ce fait, ce sont les hommes qui sont vus comme la puissance qui pense, le souffle créateur, le *pneuma*. Ils émettent des idées, écrivent et ont un pouvoir d'abstraction. Cette perception se construit dès l'Antiquité grecque, période de pensée dont nous restons tributaires. Pour Aristote, la nature d'une femme est d'être vouée à la procréation. La pensée grecque de l'époque, est une pensée du public, de la démocratie et de la guerre. L'agora était un lieu viril qui exclut volontairement les femmes, vouées au gynécée. Et pourtant bien avant notre ère, plusieurs femmes se sont illustrées par leurs savoirs et leurs idées qui ont influencé et influencent encore l'histoire de la pensée.

Pour s'en convaincre, il suffit de scruter la période antique de la philosophie. Il en ressort que l'idée du féminisme n'est pas né "ex-nihilo" : elle procède d'une longue histoire de la pensée qui lui donne tout son sens. Il en est ainsi des femmes philosophes de l'antiquité qui, par leur simple présence, rendent plus qu'ostentatoire la condition féminine. Nous en voulons pour preuve, le philosophe antique Platon avec qui la femme intègre le processus d'élaboration de la cité idéale notamment à travers un projet éducatif. Lequel projet n'exclut guère la femme, car l'enjeu n'est rien d'autre que la capacité intellectuelle de l'individu et non sa détermination biologiquement sexuée. Djibril Samb ne dit pas le contraire lorsqu'il écrit ceci : « On ne le sait pas assez, mais l'histoire de la philosophie nous a légué, singulièrement pour la philosophie antique, toute une lignée de femmes parmi les philosophes (D. Samb, 2017, p.119) .Dans la logique de cette perspective, dirions-nous que Régine Piétra souscrit à cette conviction en énumérant près d'une cinquantaine de femmes philosophes reconnues comme telles, mais que l'enseignement de la philosophie semble oblitérer sciemment. Ce qui pourrait confirmer le principe selon lequel la philosophie est éminemment une démarche masculine. Or, il n'en est rien. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer à la remarquable présentation de femmes philosophes faite par Régine Piétra (1997). Parmi elles, « Aspasia De Milet, Diotime de Mantinée et quelques femmes ayant intégré les cercles de pensée pythagoriciens, comme Théano son épouse ou Myra sa fille ». (R. Piétra, 1997, p.94). Il faut dire que le contexte de l'époque ne s'y prêtait pas réellement, mais leur persévérance a permis de les identifier comme femmes philosophes.

En outre, force est de noter que toujours à l'époque antique, Pythagore est de ceux qui se sont illustrés par leur attitude audacieuse à l'égard de la femme, victime de discrimination au sein de la société grecque antique. Sa disposition à accepter la présence et la participation des femmes à tous les niveaux d'activités de sa communauté est révélatrice de l'esprit d'ouverture du pythagorisme. Si l'on en croit Pierre Hadot, celui-ci a fortement influencé Platon. Il écrit à cet effet que : « L'originalité de Platon consistait dans le fait qu'il avait réalisé une Synthèse entre Socrate (...) et le pythagorisme (...). Il est indiscutable que Platon a connu des Pythagoriciens » (P. Hadot, 1995, pp.94-95). On peut ici remarquer qu'un tel ascendant est perceptible dans le statut qu'il accorde à la femme

dans sa réflexion sur la cité, son organisation humaine, engageant aussi bien l'homme que la femme. Par exemple, Régine Piétra souligne le rôle important de Théano, qui aurait même pris la direction de l'école pythagoricienne à la mort de Pythagore. Parlant des femmes de l'antiquité gréco-romaine, elle écrit que « d'autres ont pris, à la mort du maître, sa succession : ce fut le cas de Théano, promue à la tête de l'école pythagoricienne » (R. Piétra, 1997, pp.7-8). Cette promotion vaut son pesant d'or comme valeur d'insertion dans le domaine généralement réservé aux hommes, qu'est la philosophie. Ainsi dirions-nous que Pythagore constitue en somme, une étape importante dans l'histoire du statut dont bénéficiera la femme dans la philosophie de Platon. Il opère, par sa philosophie, un dépassement remarquable et tonitruant de la division des activités, mettant en présence les hommes responsables de la gestion des affaires de la cité et les femmes reléguées à celles domestiques.

Dans la même dynamique, il convient de noter que Socrate s'inscrit dans le prolongement du pythagorisme, ne serait-ce que par son ingéniosité à s'interroger, à interroger l'autre tout en mettant en œuvre une philosophie du dialogue impliquant hommes et femmes avec une égale dextérité. C'est justement lui qui, à travers l'immense œuvre de Platon met en exergue les rapports qu'il tisse avec Diotime de Mantinée dans *Le Banquet* et avec Aspasia de Milet dans *Ménexène*. Ces femmes étaient littéralement "habitées" par la philosophie et ne s'en cachaient nullement. Régine Piétra écrit à cet effet : « d'autres encore ont joué le rôle quelquefois légendaire d'initiatrices : ainsi Diotime et Aspasia auprès de Socrate par exemple » (R. Piétra, 1997, pp.7-8). Diotime représente l'image d'une femme "savante" et prompte à partager son savoir. Socrate lui-même dit de Diotime, prophétesse prêtresse de Mantinée ceci : « C'est elle qui m'a instruit sur l'amour et ce sont ses paroles que je vais essayer de vous rapporter » (Platon, 1964, 201 d). Elle est omniprésente audit banquet bien que physiquement absente. Socrate bouscule ainsi les habitudes en précisant qu'il ne fait que rapporter le discours d'une femme, Diotime de Mantinée en l'occurrence, dans un banquet d'hommes.

Pour F. Collin, E. Pisier et E. Varikas (2011, p.22) « Diotime est d'ailleurs l'incarnation de la sagesse et Socrate affirme avoir beaucoup à en apprendre ». En somme la figure de Diotime est la ferme représentation non figée de la sagesse. Qu'elle l'enseigne à Socrate lui-même au summum de la recherche de la sagesse constitue une prouesse que même les hommes de l'époque ne pouvaient aisément remplir. En outre, à l'instar de Diotime, Socrate présente également Aspasia, comme celle qui lui apprend l'art du discours. Dans *Ménexène*, Socrate, parlant d'elle au personnage éponyme, dit qu'il a « pour maîtresse d'éloquence, Aspasia » (Platon, 1967, p.285). À la fois femme et étrangère, celle-ci brille par sa grande intelligence, sa remarquable éloquence et sa rhétorique. Elle a la réputation d'être non seulement savante, mais aussi fine pédagogue. Socrate n'a de cesse de valoriser ce personnage féminin, en évoquant sa propre capacité à prononcer une oraison funèbre lorsqu'il déclare : Il n'a pas à s'étonner Ménexène, que j'en sois moi aussi capable, moi

qui ai justement pour maître une femme qui ne manque pas de valeur dans l'art oratoire et qui a formé beaucoup d'excellents orateurs et en particulier un qui est le premier de la Grèce, Périclès, fils de Xanthippe (Platon, 1967, p.285). Elle fut celle qui assura la formation dans l'art oratoire de personnages aussi célèbre que Socrate et Périclès, homme d'Etat athénien influent.

À ce stade de notre analyse, il convient de préciser que ces femmes philosophes, n'ont pas réellement porté un idéal féministe en tant que tel, en termes de luttes de revendication, mais elles ont à leur façon et ce à la dimension de l'époque, porté haut la voix de la femme. Le statut respectable qui était le leur, leur perspicacité, leur dextérité, signes de leur pleine place dans la philosophie, n'est pas étrangère à une certaine promotion de la cause féminine. Cela a contribué à lui ouvrir la porte avec Platon, d'une éducation commune avec l'homme et a permis qu'elle puisse prétendre à la gestion de la cité. De cette façon, elles ont contribué à briser le carcan de la relégation de la femme à des tâches essentiellement domestiques.

De fait, la philosophie, activité intellectuelle par excellence, devient une possibilité pour la femme. Notons que la philosophie selon Platon (1969, 47. b) est « le bien le plus précieux que le genre humain ait reçu ». Si la philosophie constitue la meilleure chose qui soit arrivée à l'humanité tout entière, y avoir accès, constitue pour la femme encore plus, un attribut, d'une valeur inestimable. C'est donc dire que la femme a toujours été présente dans l'histoire de la pensée malgré le second rôle que la condition masculine a toujours voulu lui réserver. Les hommes ont toujours senti le besoin de dominer la femme. Une telle réalité est sans aucun doute le fer de lance de ce qu'il est convenu d'appeler le féminisme classique afin de lutter efficacement contre la domination masculine permanente.

2-. Le féminisme classique et la lutte contre la domination masculine

Dès sa naissance, le féminisme, quels que soient les courants, pose la question de la pluralité humaine, ou plus exactement la question du non-respect de la pluralité humaine. L'exigence de l'égalité entre hommes et femmes, comme celle, plus subversive, de la liberté des femmes et de leur autodéfinition, visent en effet cette atteinte à la pluralité humaine qu'est la bicatégorisation hiérarchique selon le sexe. Il faut ici entendre la velléité omniprésente des hommes de vouloir dominer les femmes, leur infligeant la catégorie de sexe faible. Face à cette bicatégorisation voulue de toutes pièces par les hommes, force est de souligner que la théorie féministe a apporté une des plus précieuses contributions à l'analyse des processus de stigmatisation et d'infériorisation sociales. Il faut bien reconnaître que les mouvements féministes dénoncent toute hiérarchie et catégorisation, leur cible est et demeure la domination de genre qui constitue les femmes comme groupe à part, hétéronome. La centralité de l'antagonisme de sexe tend ainsi à obscurcir les autres antagonismes et rapports de pouvoir qui traversent le groupe des femmes, gommant ce qui les divise au profit de ce qui les unit : ce qui, d'une part, permet

de penser et de construire les femmes comme sujet collectif de leur libération, mais, de l'autre, empêche de s'interroger sur la diversité des conditions requises pour que cette libération soit celle de toutes les femmes. C'est ainsi que le féminisme pourrait être perçu comme un phénomène complexe et quasi impossible à réduire à une définition unanime. Il surprend par sa particularité pour s'être affirmé dans le dernier tiers du XXe siècle au sein de la culture occidentale (États-Unis et Europe) avant de s'étendre, par la suite, sous des formes diverses, à tout le globe. Ce qui fascine dans ce phénomène ainsi que le note F. Collins (2001, p.1), c'est que ce mouvement ne comporte pas de doctrine référentielle, pas plus qu'il ne s'organise en parti politique – et les rares tentatives faites en ce sens échouent. Il ne comporte pas de leader authentifié, même si des personnalités s'y manifestent, inaugurant divers courants de pensée et d'action. Incapable de se donner une fin clairement identifiée, un mode opératoire cohérent, le féminisme est difficilement assimilable aux autres mouvements sociaux et politiques. Ainsi que le fait remarquer F. Collin (2021, p. 1), « il s'agit donc, dans la pensée comme dans la pratique, d'un mouvement acentrique dont les modes opératoires sont originaux ». Malgré cette absence de structuration du mouvement féministe, les critiques et contestations féministes ont néanmoins, quant à elles, un objet clairement identifié à savoir : dénoncer la structure duelle et inégalitaire qui régit le rapport entre les sexes. F. Héritier (2000, p 301) qualifie cet objet de convergence des luttes féministes, d'« invariant » ; lequel tire sa source de la « valence différentielle des sexes ». La « valence différentielle des sexes » que l'on qualifie globalement par « domination masculine » est l'ensemble des éléments historico-sociaux qui établissent une différence entre l'homme et la femme en hiérarchisant cette différence. Le féminisme de façon simple (s'il était possible de le simplifier) est une contestation de cet invariant.

De façon objective, pour les féministes, il s'agit de se mobiliser contre toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes notamment le droit de voter et d'être élues, de posséder des biens, d'avoir accès à l'avortement et aux soins de santé génésique, à l'égalité de rémunération et aux congés de maternités, d'être protégées contre la violence domestique et le viol et de poursuivre leurs agresseurs, le droit à la terre etc. Ce combat est historiquement réparti en trois vagues. La première vague de l'histoire féministe s'est organisée autour du droit de vote des femmes. La deuxième vague s'est mobilisée autour de la lutte pour que les femmes obtiennent l'égalité des droits juridiques et sociaux. Cependant, l'une des plus grandes lacunes du féminisme de la deuxième vague était qu'il n'entraînait pas les femmes qui n'étaient ni blanches, ni de la classe moyenne/supérieure. Le féminisme de la deuxième vague excluait grossièrement les femmes noires et brunes de la classe ouvrière. Cette exclusion a donné naissance au féminisme de la troisième vague, qui cherchait à remettre en question les définitions de la féminité centrées sur les expériences des femmes hétérosexuelles blanches de la classe moyenne. L'intersectionnalité est l'un des cadres opérationnels déterminants du féminisme de la

troisième vague. Dans le contexte des mouvements de libération des femmes africaines, l'intersectionnalité décrit comment les diverses identités des femmes en tant que femmes africaines définissent leurs différentes expériences de pouvoir et de privilège. Avec la montée et l'expansion des technologies de l'information et de la communication, le féminisme est à la croisée des chemins. De fait, quelques soient les tournures que le féminisme pourrait emprunter, il apert de souligner que son avènement est tout autant l'expression d'une identité. C'est pourquoi nous abordons à présent l'idée de l'identité féminine et les raisons de la domination masculine.

3-Identité féminine et sources de la domination masculine

L'être humain ne construit pas du sens à partir de rien. Il ne fait rien *ex nihilo*. Dit autrement, l'être humain s'appuie toujours forcément sur de multiples supports de sens pour se définir par rapport à ses semblables et se situer par ricochet dans le monde dans lequel il évolue. De fait, l'identité féminine, n'échappe guère à cette réalité. Elle donne de reconnaître à la gent féminine ce qui la caractérise de fort belle manière et ce sur quoi repose les éléments distinctifs par lesquels l'on reconnaît la femme en tant que femme. Déjà la tradition philosophique d'Elée¹, avec Parménide comme fer de lance, tient une place centrale dans la diffusion des représentations de l'Identité-humaine en générale et même non humaine, pensée sur le mode d'une essence. En fait Parménide dans cette perspective a su donner une portée métaphysique au principe d'unité, dans la mesure où il serait le premier, semble-t-il², à défendre dans un poème écrit au Ve siècle avant J.C l'existence d'essences uniques par définition immuables et intangibles. La première partie du poème affirme l'existence nécessaire et éternelle de l'être qui est *un et exempt de changement*. Sa célèbre formule « l'être est, le non être n'est pas », suggère que seule la recherche de l'unité essentielle par l'activité de la pensée soit valable afin de se réaliser ou de s'accomplir. (Parménide, 1964, p.94). Dès lors, l'identité c'est-à-dire l'être, est ce qui reste identique en dépit des changements, ce qui résiste au temps. Elle est donc aussi ce qui a été appelé la *mêmeté* étant donné qu'elle existe réellement en dehors des vicissitudes existentielles comme une réalité en soi. Avec Parménide, on peut ici déterminer deux idées fondamentales qui feront date dans l'histoire :

1/l'identité est perçue sous l'angle *essentialiste*, c'est-à-dire qu'elle existerait en soi ou réellement ;

2/ elle se structure autour d'une *unité* ontologique. En d'autres termes, l'identité est pensée comme une substance réelle et monolithique.

Dans cette perspective, la femme reste égale à elle-même, tout comme l'homme ne peut jamais être la femme. La nature a bien conçu cette différence intrinsèque qui accorde aux

¹ Ville italienne située dans la Grèce antique.

² Il est toujours périlleux de remonter aux origines. Nous ne prétendons pas ici atteindre une origine première. Il s'agit bien plus de donner des points de repère pratique et plus ou moins connus en général.

deux sexes un statut qui lui est propre et quasiment indéniable. Cependant, la réalité est que les hommes ont toujours travaillé à la négation de l'identité de la femme, lui collant une tout autre identité qui traverse les âges. Pour eux, les femmes ne pensent pas car, dit-on, elles n'ont pas la puissance de penser ni du point de vue anatomie (leur cerveau plus petit), ni du point de vue des idées qui restent terre à terre, en lien avec leurs préoccupations quotidiennes. Les hommes se voient comme la puissance qui pense, le souffle créateur. Ils émettent des idées, écrivent et ont un pouvoir d'abstraction. Cette perception se construit dès l'Antiquité grecque, période de pensée dont nous restons tributaires jusque-là. Pour Aristote par exemple, les femmes, c'est la nature, la procréation. La pensée grecque est une pensée du public, de la démocratie et de la guerre. L'agora est un lieu viril qui exclut les femmes, vouées au gynécée. Ce qui apert que l'infériorité des femmes n'est pas naturelle, mais liée aux institutions sociales qui les enferment dans des positions subalternes. C'est pourquoi G. Suchon (1693) dans son œuvre *Traité de la morale et de la politique*, s'emploie à démontrer l'égalité naturelle des femmes et des hommes, et le préjudice encouru par les femmes et la société tout entière lorsque cette égalité n'est pas honorée. Pour elle, l'égalité naturelle prend la forme de trois capacités fondamentales – la liberté, la science et l'autorité – que les femmes possèdent tout autant que les hommes mais que, contrairement à eux, elles ne sont pas en mesure d'exercer. Les effets de cette privation sont délétères. « *La contrainte, l'ignorance et la dépendance où les personnes du sexe passent leur vie renferment toutes les peines qui les rendent inférieures aux hommes* » G. Suchon (1693 p.84) écrit-elle. En d'autres termes, les femmes subissent le contrecoup des coutumes patriarcales de la société dans laquelle elles vivent, par exemple en étant placées sous l'autorité absolue d'un mari. C'est pourquoi, le fait de réfléchir, raisonner, faire de la recherche... sont autant d'activités longtemps considérées comme masculines. Plusieurs révolutions politiques et culturelles ont été nécessaires pour faire entrer les femmes sur la scène des idées. Et ce dans le sens où les hommes ont toujours senti le besoin de les dominer.

Pourquoi les hommes seraient-ils inférieurs à la gent féminine dont le corps a des particularités intrinsèques ? Pour donner une suite à cette préoccupation, nous pouvons ici évoquer le très éloquent ouvrage de F. Héritier (1996) intitulé *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. En effet, l'anthropologue français y raconte un mythe d'origine ouest africaine qui stipule que la divinité supérieure a créé à l'origine deux populations distinctes : une population d'hommes et une population de femmes. Chacune des deux populations étaient bien séparées et chacune vivait de son côté avec les mêmes compétences, les mêmes aptitudes, les mêmes appétits. Les femmes ne faisaient que des filles semblables à elles et les hommes ne faisaient que des garçons semblables à eux. Chacun vivait de son côté sur une portion de terre et tout se passait très bien. Ils se rencontraient très souvent sur les terrains de chasse. Et de ces rencontres sporadiques et occasionnelles, les hommes vont découvrir qu'ils peuvent se servir du corps de la femme

d'une manière qui procure du plaisir et dont le but n'est d'ailleurs pas procréatif étant entendu qu'eux-mêmes font déjà leurs propres semblables. (Il est à noter que le mythe ne dit pas comment cette découverte s'est opérée). Ils copulent allègrement jusqu'à ce que la divinité s'en aperçoive et les convoque à une rencontre solennelle. La divinité leur demandera de retourner à leur ancienne vie. Et pour s'assurer qu'ils ne vont pas fouler au pied cette recommandation, elle va étaler des feuilles sèches sous forme de barrière de sorte que si les hommes y passent, elle puisse s'en apercevoir. En fait, les hommes sont bien malins. Ils sortiront la nuit pour brûler les feuilles sèches afin de retrouver les femmes tranquillement. Quand la divinité va s'en apercevoir à nouveau, elle va les convoquer une fois de plus pour leur dire ceci : je sais que j'ai beau vous en empêcher, le fait que vous avez découvert ce plaisir fera que vous allez toujours vous tourner vers les femmes. Ce que vous allez faire maintenant, c'est de vivre ensemble et vous allez vous rendre compte que ce n'est pas aussi aisé. Vous venez de briser ce monde harmonieux que j'avais préparé pour vous. Vous aurez des difficultés. Et comme ce sont les hommes qui ont les premiers trahi ma pensée, ils auront la plus grande peine. Désormais, ce sont les femmes qui feront les fils des hommes. À vous les hommes, je retire cette prérogative.

On retiendra de ce mythe que c'est par une faute primitive des hommes que les femmes font les enfants des deux sexes. Françoise Héritier est l'une de ces « grandes femmes » de la discipline anthropologique. Ces travaux ont fortement irrigué la réflexion anthropologique au-delà de l'Afrique où se situait son principal terrain de recherches ethnographiques (les Samo³). Force est de noter que ces travaux font pièce avec l'idée qu'il existe des invariants biologiques, tels le sexe, l'âge, la génération, l'ordre de naissance qui sont combinés de diverses et complexes façons à travers le monde et avec lesquels tous les systèmes de parenté doivent composer. Ces butoirs biologiques créent des différences et des asymétries, mais toujours et partout il faut disposer des gamètes d'un homme et d'une femme pour faire un enfant et ce sont les femmes qui accouchent des enfants des deux sexes. Or, partant de cette constatation que les hommes n'enfantent pas directement avec leur propre corps, Françoise Héritier montre que ceux-ci vont faire en sorte de s'approprier le corps des femmes et les dominer. Au point qu'en tous lieux et en tout temps, existe un traitement différentiel des sexes qui toujours pose le masculin comme supérieur au féminin. Dans les représentations du « genre », il ne peut y avoir culturellement aucune égalité entre les sexes, et cette « valence différentielle » que F. Héritier (2000) a cherché à débusquer dans les domaines biologiques, sociologiques ou symboliques des groupes humains, irrigue non seulement les discussions dans la discipline mais interpellent, nous le constatons tous les jours, notre société. Elle a tenté de comprendre les origines de la domination masculine, partant du corps, pour expliquer

³ Hommes de la Haute-Volta, actuel Burkina Faso

comment la capacité des femmes à enfanter (des filles mais aussi des fils) a pu justifier un asservissement depuis la nuit des temps.

En outre, toujours dans le sens de la dynamique de ressortir les sources de la logique de la domination permanente des femmes, nous pouvons ici évoquer P. Bourdieu qui ne manque pas de s'interroger à la fin de son ouvrage intitulé *Domination masculine* (1998) en ces termes : « l'amour est-il une expression, la seule mais de première grandeur, à la loi de la domination masculine, une mise en suspens de la violence symbolique ou la forme suprême, parce que la plus subtile, la plus invisible de cette violence ? (P. Bourdieu, 1998, p. 84). S'il y a une question qu'achoppe l'analyse des inégalités entre les hommes et les femmes, c'est bien celle de la sexualité ou du moins plus exactement ses enjeux. Ainsi pourrions-nous nous interroger sur le couple amoureux ou les partenaires sexuels : sont-ils dans une position égalitaire induite par le consentement de la formation du couple ? Est-ce que les pratiques sexuelles reflètent les inégalités constatées dans la société ? En guise de réponse, il convient de souligner que dans nos sociétés, la sexualité relève de l'intime, du privé qui sont dans le sens commun opposés au social, au public. Pourtant la sexualité est en même temps utilisée pour justifier la place différente des hommes et des femmes dans la sphère sociale.

De plus, une autre source de la domination masculine de la femme, pourrait être la complicité des femmes elles-mêmes. En effet, force est de noter que les femmes n'ont pas été que de simples victimes de la domination masculine. Elles ont participé activement à la reproduction du système patriarcal par exemple dans bien des contrées de la planète. Les femmes complices de leur domination ? On peut oser le dire. En Afrique par exemple, ce sont les grands-mères qui ont excisé pour la plupart leurs petites filles. En Asie tout comme en Inde, ce sont les mères qui ont pratiqué et pratiquent encore les infanticides. Partout dans le monde, ce sont les mères qui élèvent leurs filles pour devenir des épouses modèles : en leur apprenant la cuisine, les tâches ménagères en un mot. Ce sont les mères qui bien souvent sont promptes à chouchouter leur garçon. Ce sont les belles-mères qui briment et parfois tyrannisent leurs belles-filles. Ce qui démontre à plus d'un titre que ce sont les femmes elles-mêmes qui contribuent si souvent à perpétuer un ordre qui leur est si défavorable : la dynamique de la domination masculine.

Conclusion

En somme, nous pouvons retenir que la condition féminine, dans l'histoire de la pensée n'a point été reluisante. Cela s'explique par une domination depuis l'aube de l'humanité que les hommes ont su savamment orchestré dans le but de maintenir les femmes en respect dans un état d'infériorité permanente. Notre cheminement nous a permis de cerner certaines sources qui expliqueraient cette logique de domination permanente de la femme. Parmi ces sources, se trouve en pole position l'idée que les hommes ont peur en réalité des femmes dans le sens où elles sont dotées d'un corps qui a des dispositions qui échappent à tout contrôle de l'homme. En fait la femme est seule à disposer d'un corps à même de fabriquer à la fois des filles et des garçons. Autrement exprimé, la femme est le seul être capable de générer l'identique et le différent. Ce mystère semble effrayer l'homme et l'amène à mettre tout en œuvre pour dompter et dominer la femme à tout bout de champ. Une tout autre source dont nous avons fait mention dans notre cheminement, repose sur la question de la sexualité et ses enjeux. Il apert de souligner que la sexualité est tout aussi utilisée pour justifier la place différente des hommes et des femmes dans la vie sociale. Il y a encore comme source également de la domination masculine, la complicité des femmes elles-mêmes à perpétuer la dynamique de la domination. Et ce dans le sens où les femmes sont bien des actrices permanentes qui alimentent le flux de leur propre domination.

Toutefois, pour clore notre contribution, force est de souligner que l'opposition féminin/masculin que semble créer cette logique de domination, n'opère pas une coupure aussi radicale que le sexe anatomique, validée par l'état civil. Si l'on passe aisément du couple homme/femme au couple féminin/masculin, le raisonnement inverse peut s'avérer erroné. L'on peut ici voir que la distinction se construit sur des ensembles de caractéristiques floues et sur des comportements variables car définis, comme l'a bien montré Margaret Mead, « très différemment selon les sociétés » (M. Mead, 1967 p.37). Cette variabilité implique la réalité selon laquelle devenir homme ou femme ne va pas toujours de soi mais nécessite « éducation, dressage, apprentissage et intériorisation de son rôle sexué, processus souvent codifiés par un certain nombre de rites de passage » comme le reconnaît Godelier, (1982 p.94). C'est dire que la fonction principale de la socialisation est d'inculquer à l'enfant et de lui faire incorporer comme naturelles, les qualités socialement associées à son sexe anatomique et construites en fonction de la société dans laquelle il évolue. C'est sans doute à cela que faisait allusion Simone de Beauvoir lorsqu'elle écrivait ceci en 1949 : « on ne naît pas femme, on le devient : aucun destin biologique, psychique, économique, ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine : c'est l'ensemble de la société qui élabore ce produit intermédiaire entre l'homme et le castrat qu'on qualifie de féminin ». Ces propos de Beauvoir illustrent bien l'idée que les femmes disposent des moyens pour un rééquilibrage de la domination permanente masculine dont elles sont l'objet depuis l'aube de l'humanité.



Références Bibliographiques

Beauvoir (de) S. 1949, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard.

Bourdieu P. 1998, *La Domination masculine*, Paris, Seuil.

Collin (F.), Pisier (E), Varikas (E), 2011, *Les femmes de Platon à Derrida, Anthologie critique*, Dalloz, Paris.

COLLIN Françoise, 2020, « FÉMINISME - Les théories », Encyclopædia Universalis, en ligne URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/feminisme-les-theories/>, consulté le 09/07/2023

Françoise Héritier, Masculin/Féminin, tome 1, « La pensée de la différence », Paris, Odile Jacob, 1996 [rééd., 2008] et tome 2, « Dissoudre la hiérarchie », Paris, Odile Jacob, 2002

Gabrielle Suchon, (1693), *Traité de la morale et de la politique*, Hachette, Paris

Godelier M. [1982], *La Production des Grands Hommes*, Fayard.

Hadot (P) , 1995, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* , Paris, Gallimard.

Mead M., 1967, *L'Un et l'autre sexe*, Paris, Denoël-Gonthier, (première édition, 1935).

Parménide, 1964 « De la nature », in *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Paris, Garnier /Flammarion, Paris.

Piétra (R), 1997, *Les femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, L'harmattan.

Platon,1964, *Le Banquet*, Trad. E. Chambry, Paris, Gallimard.

Platon,1967, *Ménexène*, Trad. E. Chambry, Paris, Garnier Frères.

SAMB Djibril, 2019, *L'heure de philosopher la nuit et le jour, Quand philosopher c'est vivre*, Dakar-Sénégal, L'harmattan.